

A. M. HOMES

La Fin d'Alice

roman traduit de l'américain
par Johan-Frédéric Hel-Guedj
avec la collaboration de Yoann Gentric

ACTES SUD

pour William

*Une montre arrêtée donne l'heure juste deux
fois par jour.*

LEWIS CARROLL

Qui est-elle pour être affligée de cette dépendance, pour avoir développé ce goût étrange de la chair la plus fraîche, et pour raconter une histoire qui conduira certains d'entre vous à sourire avec suffisance mais enflammera les autres et les convaincra qu'il faut que ce cauchemar, que cette horreur s'arrêtent? Qui est-elle? Ce qui vous effraiera le plus, ce sera de savoir qu'elle est ou vous ou moi, qu'elle est l'une d'entre nous. Surprise. Surprise.

Et peut-être vous demandez-vous qui je suis, moi, pour m'immiscer ainsi, pour me faire son traducteur et le vôtre. Ma parole, mon rythme et ma rime sont ceux d'un vieil homme spécial, depuis trop longtemps enfermé, puni pour avoir suivi un penchant bien à lui.

Il n'est pas faux de dire que je trouve en elle les graines de ma jeunesse et le souvenir d'une autre fille que je n'ai pu m'empêcher de connaître.

Alice, je vous tends gentiment son nom, et si vous le pressez avec autant de soin que moi sur votre cœur, vous comprendrez peut-être, au terme de tout cela, que le battement de deux cœurs si semblables était si troublant qu'il fallait que l'un des deux s'arrête.

À ce stade, si vous êtes un peu quelque chose, vous savez qui je suis – et reconnaissez dans ma feinte la sénilité sotté et infantile de qui a vécu longtemps confiné, du bon esprit qui a tourné. Mais sachez également qu’au moment où je vous dis cela, je me sens dans la peau d’un candidat au jeu “What’s My Line*” ; devant moi siège mon tribunal, les trois membres du panel, les yeux bandés – ce détail devrait en exciter certains. Ils me posent des questions sur ma profession. Le public me regarde en face et, reconnaissant mon visage d’après les similis, il glousse à l’unisson. Je suis le premier pervers, le premier amant de la jeunesse invité dans l’émission. J’en suis honoré. J’en suis touché. Quand j’ai l’impression que personne ne regarde, je me touche.

Et qu’il soit dit que j’éprouve la dernière admiration et le plus grand respect pour la jeune femme dont il va être question – pour les jeunes femmes en général, plus elles sont jeunes, mieux c’est. Purgeant ma peine, je suis devenu le correspondant en chef en la matière, l’expert ès qualités. Des quatre coins du pays, la jeunesse et la beauté, et d’autres, moins bien lotis, sollicitent mes avis, mon appréciation de ces situations.

Au début, les mots à moi postés m’étaient souvent soustraits, les lettres m’arrivaient ouvertes, de longs passages biffés à l’encre noire par la main lourde de geôliers jaloux. Ça les ennuyait que j’aie des fans – et j’en ai encore – mais un beau jour il fut avéré,

* “Quel est mon métier?” Diffusé entre 1950 et 1975, ce jeu a marqué l’âge d’or de la télévision américaine et fut parodié par Woody Allen dans *Everything you always wanted to know about sex* (1972) sous le titre “What’s my perversion?” (*Toutes les notes sont de Yoann Gentric.*)

recherches à l'appui, que nous ne sommes pas du genre à opérer en groupe, tribu ou meute. Nous ne sommes pas une organisation, une machine politique, nous ne poursuivons pas de but commun et l'on nous juge par conséquent trop dispersés, pathétiques et préoccupés de nous-mêmes pour provoquer une révolution. Aussi mon courrier s'est-il mis à me parvenir sans encombre, à m'être simplement livré, sans avoir été ouvert, jugé sans intérêt. À cela s'ajoute qu'au fil du temps, mes gardiens ont changé deux, trois, quatre fois, sujets aux variations politiques, aux réchauffements et refroidissements du climat social, etc. Et alors qu'ils m'ont largement oublié ou mis de côté – sans aucun doute parce que j'avance en âge –, le courrier n'en continue pas moins d'arriver avec une étonnante régularité.

Malheureusement, je ne suis plus le correspondant que j'ai été. Je lis tout, mais trop souvent, peut-être, au goût de certains d'entre vous, je ne réponds pas. Je n'ai plus le sentiment que toute question mérite une réponse et ne peux plus me permettre de dépenser mon argent de poche en affranchissement.

Toutefois, il y a des exceptions. Ce qui m'a attiré dans cette offre particulière, dans cette grande enveloppe plate – je trouve du sens à la page non pliée, au document d'une telle valeur qu'on ne peut l'adultérer, le déformer pour l'adapter à la fine fente d'une boîte aux lettres, au contenu d'une telle importance qu'il faut le remettre en mains propres aux bons soins du postier afin qu'il soit livré dans les meilleurs délais –, ce qui m'a intéressé dans ce tome tapé avec soin, c'était l'empressement de son auteur à franchir les limites, à flirter avec ce qui n'était pas sa catégorie ou son groupe d'élection.

Ce qui m'ennuie le plus, chez les gens de notre espèce, c'est cette réticence à explorer, voire à reconnaître, un autre penchant que le nôtre. Comme ceux qui n'en sont pas affligés, nous faisons comme si le palais de nos plaisirs était supérieur, comme s'il n'en existait pas d'autre. Cette incapacité à apprécier le domaine d'activité dans son ensemble me procure une tristesse qui n'est pas loin de tout mettre en l'air. Pourquoi ne pas célébrer la gamme entière? Qu'elle, aussi, ait soulevé cette question, est peut-être à l'origine de mon attirance pour elle – ça et son attirance pour lui, son désir de me la raconter, sa façon de me rappeler mon Alice bien-aimée. Et pour être franc, je ne reçois pas beaucoup de lettres de jeunes filles. Je lui réponds immédiatement par cette brève note préliminaire : “Très intéressant. Merci de bien vouloir m'envoyer une photo de vous afin de m'aider à comprendre.”

Sa réaction n'est pas moins brève. “Les photos on s'en tape. Vous êtes quoi, un pervers?”

Encore grillé. Renvoyé à mon humilité, à ma place.

Et sur un simple carton blanc, je griffonne : “Oui, très chère.”

Sur une photo, j'espérais trouver un détail qui m'agrée, un vestige de l'enfance – souvent il en subsiste un petit quelque chose jusqu'à plus de vingt voire trente ans. Parfois c'est seulement le menton, un peu du cou, ou le lobe de l'oreille. Parfois il n'y a qu'un seul éclat parfait qui soit jusque-là demeuré indemne. À partir duquel je peux compléter, me concentrant sur cet endroit, sur ce fragment de jeunesse, et ajoutant le reste, tout ce qu'il faut, en me rappelant comment c'était. Mais je m'emballe.

Vous allez me trouver vieux jeu de me concentrer sur un agencement qui, à en croire bon nombre de mes pairs, est depuis longtemps dépassé. Mes camarades esthètes au sein de cette grande colonie de philes affirment que je suis un classique. Je m'intéresse à l'accouplement qui, tout au long de l'histoire, a perpétué la race humaine. Je me rends compte qu'aux yeux de beaucoup, le véritable sujet d'intérêt, la tendance la plus contemporaine, réside dans ce que certains tiennent pour le raffinement suprême : la relation entre des parties apparentées soit par le mariage, les liens familiaux, soit par la proximité et la tendresse que l'on éprouve envers les personnes du même sexe – les ajustements hallucinants, les transformations, les gesticulations fascinantes associées à l'appariement de deux objets semblables. Mais je vous demande un peu d'indulgence. Permettez ce réexamen de notre courant le plus traditionnel. Tout ne sera pas perdu.

Elle écrit : *Vous parlez vraiment bizarrement – vous avez été à l'école en Angleterre ? Ou c'est un trouble de la parole ? J'ai une copine qu'a eu un "prof d'élocution" pendant tout le lycée.*

Je réponds : Université de Virginie, licence ès lettres, 1961. Ce trouble de la parole est une afféterie.

Ah.

Avant de poursuivre, je dois également vous demander d'excuser les particularités de ma voix, de ma pensée, car je parle si rarement désormais que tout ce que je dis semble se ruer en avant en se chargeant au passage de références, d'attaches aussi bien au passé qu'au présent. Mon accès à la société est limité, c'est pourquoi ce qui filtre jusqu'à moi m'est

d'autant plus cher, m'est d'une aussi cruciale importance. Je suis souvent ému aux larmes, ou pire, ou plus. Ici, encore, je pourrais développer, je développe, mais il vaut mieux que nous nous en tenions à l'histoire en cours, c'est-à-dire la sienne et non la mienne. La mienne : bien trop familière ; la mienne, désormais, une vie de veilles dans ma cellule, couchette contre le mur, télévision couleur – cadeau d'une admiratrice anonyme – posée sur une chaise, un halo chromatique spectral irradiant les murs blancs, projetant des ombres dans l'immobilité de la nuit. Seul, je la regarde, un écouteur enfoncé dans l'oreille, et de temps en temps j'ai de la compagnie – je partage ma télévision avec Clayton, un étudiant de Princeton par ailleurs assassin qui s'est bien adapté, ayant pris à cœur le fantasme de la prison. Nous avons le câble, ici, volé sur une gaine qui passe dans le mur, ça fonctionne bien quand les vents sont favorables. Nous la mettons en veilleuse de peur que les surveillants n'entendent nos gémissements, nos hurlements, nos larmes, et ne confisquent le joujou. Nous nous asseyons sur le bord du lit de camp et regardons : *Voyeur Vision*, *Nude Talk Show*, *Robyn Byrd*, des pubs pour des call-girls, Faites le 970-Pipipi (un pi en plus pour plus de pipi), Femmes phalliques. Et, ne soyons pas hypocrite, ça me fait horreur, ça me coupe le souffle. Pour la première fois, je sens mon âge, mes os fragiles, mon cœur brisé. Mais je suis attiré par ces choses, c'est la nature de mon mal que d'être attiré par bien trop de choses. Et ça me fait horreur et ça me rend triste.

Prison. La cloche sonne. L'arrière-pays new-yorkais – la pierre d'angle indique 1897. Ma

chambre, située dans une aile qu'on appelle seulement "ouest", n'a pas été refaite depuis quatre-vingt-dix-sept ans. Je suis debout depuis des heures. Il n'y a pas de paix. Je prends des notes – commence à sentir que le tic-tac de l'horloge s'accélère, qu'il ne me reste plus beaucoup de temps. Les cloches – ponctuations de la journée. La cloche sonne et tout à coup je suis de retour. Je suis là, en prison, au moment même où je commençais à m'échapper.

L'appel du matin. Je me tiens à la porte, au seuil de ma cellule. À la moitié de l'appel, je commence à percevoir les noms – certains jours, j'entends dès Wilson, mais le plus souvent, la voix ne me parvient qu'à partir de Stole ou Kleinman. J'entends leurs noms, je sais leurs crimes. Certains jours je me dis que Kleinman aurait dû en prendre pour quinze à vingt ans, et d'autres jours pour cinq à dix. Qu'est-ce qui me fait changer d'avis?

"Jerusalem Stole, appelle le sergent – ils sont à quatre portes de moi.

— Y a erreur – appelez-moi Jerry", répond Jerusalem.

Je rentre ma chemise et tâche de me donner une contenance.

"Frazier, appelle le sergent, et Frazier, mon voisin, répond :

— Quoi, Frazier?"

Je me tiens prêt. À l'appel de mon nom, je fais mon examen, celui de mes crimes, et reste étrangement silencieux.

Une fois encore, le sergent prononce mon nom. Il presse le visage contre les barreaux de ma cellule et fait : "Tout va bien?"

Je hoche la tête.